

L'OR DU RUISSEAU :

Elle est là, assise dans l'herbe froide et mouillée. Elle regarde, elle écoute. Le Rouffiat qui roule et charrie ses eaux de fin d'hiver. La nuit claire, toute crépitante d'étoiles. Le ciel bleu mâle. L'ombre du grand châtaigner qui tremble au-dessus d'elle et ses premières feuilles précoces secouées par le vent frais. Le moulin. Là-bas. A quelques mètres. Sa grande roue qui tourne et retourne l'eau noire. C'est lui qu'elle regarde, surtout : le moulin. Elle pense : « C'est ici que Léonard m'a prise pour la première fois ». Puis elle murmure dans l'obscurité bleue :

- Dix ans, dix ans...

Oui, cela fait dix ans qu'il est mort, son mari. Bientôt onze. Depuis 1815 et la petite vérole qui l'a emporté en quelques semaines. Comme ça. Brutalement. Sans prévenir. C'est une femme déjà un peu vieille, maintenant. Elle approche la quarantaine, ses mains sont devenues dures, elle a forci des hanches et ses cheveux grisonnent. Pourtant, dans sa tête, Catherine n'a pas vieilli. Elle est toujours la femme de Léonard. Léonard, Léonard, Léonard. Elle ne sait pas l'oublier. Elle s'accroche à son souvenir comme par peur du vide.

- Dix ans, dix ans, répète-t-elle à voix basse.

Et elle plante soudainement son regard dans le ciel fourmillant de lumière.

Elle le plante, et, comme d'habitude, elle s'arrête sur le même endroit avec une fixité étrange. La même étoile. Une toute petite et à peine luisante. Non loin de Cassiopée.

Cette étoile, il n'y a qu'elle pour la voir.

Parce que cette étoile, c'est Léonard.

C'est le curé, Monsieur Bouharde, qui le lui a dit un soir : « Au ciel, chaque mort a son étoile. » Alors, elle, Catherine, elle en a choisi une. Une pas trop connue et peu visible. Pour être bien sûre qu'elle n'appartient qu'à Léonard.

Pendant de longues secondes, prise d'un doux mal, elle se perd dans l'étoile, puis, d'une petite voix toute chaude, elle parle :

- Dieu, Dieu, mon Dieu... Je ne te l'ai jamais demandé. Je ne t'ai jamais rien demandé, d'ailleurs. Rien, rien, jamais. Sauf une fois, pour la Sainte-Catherine : des figues. Mais c'était il y a longtemps, j'étais toute petite, ça ne compte pas.

Elle s'interrompt, surprise par l'énormité de ce qu'elle va demander. Mais elle se dit qu'après tout Dieu est miséricordieux et qu'il sait entendre les prières de ses fidèles.

- Rien, rien, oui, presque rien. Mais ce soir je te le demande. Enfin, je vous le demande, Seigneur Dieu : ramenez-moi mon Léonard. Prenez son étoile et faites-le descendre du ciel. Un instant, rien qu'un petit instant. Et après, je vous le promets : je cesserai de me plaindre et de traîner ma misère. Je vivrai de nouveau.

Et, d'une main agile, elle enlève le petit médaillon en cuivre qu'elle porte autour du cou et elle le jette dans le ruisseau pour montrer sa bonne volonté.

Avec force, elle ferme les yeux. Une minute. Peut-être deux. Et, quand elle les rouvre, elle est toute éblouie. Dans le ruisseau, une grosse de flaque de lumière est en train de bouillir. Ses petites bulles sont jaunes et sonores. Elles pétaradent étrangement et, d'un coup, elles éclatent toutes en même temps, projetant au-dessus des eaux une épaisse poussière d'or.

De cette poussière jaune jaillit une forme humaine.

- Léonard ! crie-t-elle, le cœur chaviré.

Il ne dit rien, Léonard. Les habits encore un peu mouillés, le corps tout luisant d'or, il s'approche d'elle. Son pas crisse dans l'herbe humide. Quand il arrive à sa hauteur, il s'accroupit, il sourit et il l'enlace. Alors leurs deux corps se confondent comme au temps de leur innocence.

Elle ne dit rien, elle non plus, Catherine. Elle respire fort. Elle a la chair toute fouettée. Elle se laisse faire, elle le laisse faire et elle s'accroche à son cou de taureau pour bien sentir que c'est lui, Léonard, son mari mort il y a dix ans mais ressuscité pour une nuit.

Puis, quand tout est fini, l'âme tremblante d'émotion, elle s'étend dans l'herbe de son côté. Elle ne pense plus à rien. Elle sourit du bout lèvres, elle a la peau qui tremble et les yeux qui papillonnent.

Ce n'est que lentement qu'elle revient à elle.

Elle ouvre la bouche pour parler. Mais elle ne sait pas quoi dire. Elle a tant à raconter à Léonard. Par où commencer ?

- Tu sais que Jeanne sait lire depuis ses huit ans ? C'est le père Bourbouleix qui lui a appris. Tous les matins, elle nous lit l'almanach.

Elle dit ça, mais sa voix résonne comme dans le vide. Aucune réponse.

Elle se tourne vers lui, là où il était juste avant, allongé dans l'herbe.

Mais il n'est plus là. Non, dans l'ombre, il n'y a plus que l'ombre.

- Léonard, Léonard !

Et, désespérément, elle plante de nouveau son regard dans le ciel. L'étoile est revenue. Léonard n'est plus là, avec elle, il s'en est retourné au ciel.

Alors, toute remuée dans ses sens, elle s'effondre et elle pleure à chaudes larmes. Elle pleure ainsi, toute seule, dans l'herbe mouillée, au milieu de la nuit. Elle pleure des heures, toute secouée, de pleurs qui libèrent et déchargent son cœur trop plein de Léonard depuis plus de dix ans.

Quand elle se réveille au petit matin, tout est embrumé autour d'elle. Elle ne voit ni le ruisseau ni le ciel, et elle grelotte. Mais, étrangement, elle ne se sent pas mal. Pour la première fois depuis dix ans, son cœur ne saigne plus.

Elle rentre en chantonnant vers la ferme, puis se dirige vers la maison.

D'un air guilleret, elle pousse la porte.

- Eh bien, c'est à cette heure-là qu'on rentre ! Ce n'est pas l'auberge, ici, ma fille !

C'est sa mère qui parle sèchement. Elle va, elle vient autour de la grande table au bois noir. Elle ramasse les écuelles encore fumantes de soupe de poireau, elle essuie les miettes de pain de seigle qui traîne çà et là et elle peste contre sa fille qui a découché. Jeanne est partie donner les épiluchures aux cochons. Les deux Pierre sont aux champs. Et elle, Catherine, à quoi est-elle bonne ?

- Qu'est-ce que c'est que ces manières ? Hein ? Où étais-tu ?

Mais c'est à peine si Catherine entend l'écho de sa voix. Toute titubante, elle traverse la pièce pour monter à l'étage. Avant d'atteindre l'escalier, d'une voix pleine d'un bizarre entrain, elle prévient sa mère :

- J'étais au ruisseau. J'ai parlé à Dieu, puis j'ai passé la nuit avec Léonard. Dans neuf mois, on aura un enfant.

La mère la regarde, toute brinquebalée de l'intérieur. Elle ne sait pas quoi dire. Elle pose ses écuelles sur la table, elle s'assoit sur le bord de la cheminée. Elle veut parler, prononcer au moins quelques mots pour ne pas perdre la face devant tant d'impertinence. Mais Catherine ne lui laisse pas le temps. Elle se touche le ventre d'un air gourmand, puis, lapidaire, elle reprend :

- On l'appellera Jean. Oui, Jean. C'est bien.

Et elle monte se coucher dans son lit.

Les premiers mois, sa mère ne l'a pas crue. « Son chagrin l'a rendue folle, pensait-elle, et elle a fini par perdre la tête ». Oui, mais voilà, rapidement, tout a changé et ses certitudes ont vacillé. Le ventre de Catherine grossissait, des nausées la prenaient et ses seins bondissaient comme une eau vive. Alors il a fallu l'admettre. Tout le monde a dû l'admettre. Sa mère. Son beau-père. Ses enfants. Catherine était enceinte.

- Le père... Le père... Qui est le père ? demandaient-ils tous dès qu'ils en avaient l'occasion.

Mais, invariablement, Catherine répétait :

- Léonard, Léonard, Léonard...

Et aujourd'hui encore, allongée sur son lit aux draps gorgés de sang, c'est le même nom qu'elle égrène du bout des lèvres :

- Léonard, Léonard, Léonard...

L'enfant vient de naître. Il est entre les bras de sa grand-mère.

Il pleure.

Il a la tête rougeaude, le regard sucré et les cheveux blonds.

Les cheveux blonds et luisants d'une étrange poussière d'or.

Surprise, la grand-mère passe sa main toute calleuse dans les blonds cheveux et la fine poussière d'or lui reste entre les doigts.

Alors elle rit d'un grand rire de vivant :

- Riches, cet enfant nous rendra riches, Catherine !

Et elle l'embrasse de nouveau.